

# Entre terre et mer

Marie-Hélène Lelièvre



- Dis papa, c'est quoi là-bas ? On dirait qu'il y a quelqu'un.
- De quoi tu parles, je ne vois rien.
- Mais pas de ce côté, papa ! Tourne-toi, regarde de l'autre côté ! Là-bas, au milieu de nulle part, là-bas, du côté où on ne doit pas.
- Tim, cesse tes insolences, veux-tu ? Ce n'est pas parce que tu viens d'avoir 15 ans que tu peux te permettre de bafouer toutes les lois.
- Mais je ne l'ai pas fait exprès, je me suis retourné et je l'ai vu.
- Je me fiche complètement de ce que tu as vu, tu comprends ? Tu n'es pas censé avoir vu quoi que ce soit, là-bas ; il n'y a rien, là-bas, c'est le néant ; là-bas, ça n'existe pas.
- Papa, je ne suis plus un petit garçon et j'en ai assez de vos interdictions. Il faut toujours obéir, faire comme ci, pas comme ça, fermer les yeux et dire qu'il fait noir alors qu'on est en plein jour. Et moi j'en ai assez de tous ces mensonges, moi je veux savoir pourquoi quand je vois la silhouette d'une côte, ou l'ombre d'une branche vous me dites qu'il n'y a rien, je veux savoir pourquoi vous vous mentez à vous-mêmes, de quoi avez-vous peur, bon sang ?! Tu peux me le dire, papa, j'en ai assez de tous ces mystères !
- Va voir ton grand-père !
- Mais tu le sais, toi, papa ! Pourquoi tu ne peux pas me le dire ?
- Va voir ton grand-père et ne me parle plus jamais de cela, tu entends ?

Le père avait regardé longuement Tim dans les yeux et ses yeux s'étaient voilés. Il l'avait entouré de ses bras forts, de ses bras de père qui l'avaient toujours protégé, de ses bras de géant qui à présent tremblaient.

- On n'y peut rien, Tim ! C'est ainsi, et c'est pourquoi nous nous taisons : il faut accepter les histoires qui se sont écrites avant nous.

Tim était déçu, son père ne le considérait pas comme un adulte, son père préférait prendre le chemin des lâches, son père était de ceux qui subissent l'histoire. Eh bien lui, Tim, il ne changerait peut-être pas l'histoire, mais il voulait la connaître !

- Grand-père, j'ai regardé du côté interdit et j'ai vu un drôle de truc : on dirait un homme tout droit, tout seul ; il ne bouge pas. Grand-père, je suis grand, je veux comprendre.
- Oui, il est temps que je te parle, je le sens.
- Alors, qu'est-ce que j'ai vu ?
- Commence par regarder tes pieds.
- Quoi ?
- Tes pieds, ils sont recouverts de quoi ?
- Ben, de plumes, comme tout le monde !
- Non, comme tout le monde ici, mais là-bas, là où portent tes regards, les hommes n'ont pas de plumes. Leurs pieds sont recouverts d'écailles. Et il n'y a pas tellement longtemps, tout notre corps était recouvert de plumes et le leur était recouvert d'écailles. Il y a plus longtemps encore, nous vivions ensemble, sur la même terre et on ne se trouvait pas plus différents que ne te semblent maintenant les grands et les petits, les gros et les maigres. Et là où maintenant on t'interdit de regarder, il y avait la mer, la mer sauvage et déchaînée, la mer qui nous nourrissait, la mer qui nous berçait, qui nous éclaboussait, qui nous menaçait parfois. Et les êtres que nous ne voulons plus regarder savaient nager sous l'eau grâce à leurs écailles et à leurs nageoires. Ils ne se mouillaient jamais et ils nous rapportaient de bons poissons à déguster.
- Et nous, on faisait quoi pour eux ?
- Nous, on les faisait rêver, on les emmenait sur notre dos, on déployait nos ailes et on les faisait traverser les nuages, virevolter dans les airs et zigzaguer entre les arbres. Chacun était vital à l'autre, les uns pour la nourriture du corps, les autres, pour celle de l'âme.
- Et pourquoi ça n'est plus comme ça ?

- Attends ! Tu vas trop vite. Comme aucun des deux peuples ne pouvait vivre sans l'autre, il a été décidé que les mariages se feraient uniquement entre êtres à plumes et êtres à écailles afin de retrouver, dans un couple, la plénitude originelle. On avait même construit un endroit propice aux rencontres amoureuses, quelque part entre terre et mer, un petit nid d'amour comme on l'appelait. C'était une sorte de tour, tout en hauteur, qui surgissait de la mer pour s'élever dans le ciel, de telle sorte que nul ne puisse entendre les douces conversations. On l'avait appelé le phare, le phare de nos pensées, le gardien de nos tendres souvenirs, le porteur de nos espoirs de famille et de bonheur. En son centre, on avait installé une grosse lampe et, pour que tous puissent le voir de loin, on avait entouré cette lampe de vitres épaisses et réfléchissantes : quand les amoureux s'y retrouvaient, qui en nageant, qui en volant, ils ne pouvaient se voir réellement, leur image était déformée, les couleurs se déclinaient en d'infinis arcs-en-ciel, et les visages les plus timides se servaient de cette protection artificielle pour oser dévoiler les sentiments que jamais ils n'auraient exprimés en face-à-face.

Mais c'est pourtant à cause de ce phare, que nous chérissions tous comme un talisman, que le malheur est arrivé.

- Un matin, deux corps tendres et enlacés y furent retrouvés, ceux d'un homme-oiseau et d'une femme-poisson qui devaient bientôt convoler. Les langues se firent perfides, chaque peuple accusa l'autre d'avoir provoqué cette apparence de suicide, personne n'accepta cette hypothèse et tous se réfugièrent dans la thèse d'un assassinat. La rage, le désir de vengeance, le mépris, la fureur s'infiltrèrent dans le cœur de tous, et l'ennemi se dessina sous les traits de chacun dès lors qu'il appartenait à l'autre peuple. On entendit les propos les plus injurieux, les affirmations les plus stupides, les jugements les plus dédaigneux :

- Ils sont gluants, glissants avec leurs écailles !
- Ils sont prétentieux, arrogants avec leurs plumes !
- Ils sont toujours mouillés et désagréables !
- Ils sont toujours piquants et détestables !
- Ils fuient dans les zones inférieures des eaux pour cacher leur véritable nature !
- Ils se croient supérieurs mais ne peuvent même pas respirer dans l'eau !
- Certainement ils ont tué l'homme-oiseau parce qu'ils étaient jaloux !
- Certainement ils ont voulu supprimer la femme-poisson parce qu'elle était plus belle !

La rage était dans leurs yeux, la haine était dans leurs cœurs. Les hommes-oiseaux ne supportèrent bientôt plus la présence des hommes-poissons et ils choisirent une nuit pour les attaquer par surprise. Ils les égorgèrent, les étouffèrent, les transpercèrent, ils séparèrent les enfants de leurs mères avant de violer les femmes et de brûler les enfants. Ils obligèrent les hommes à assister à ce spectacle inhumain et les divisèrent ensuite en deux groupes. Les plus faibles étaient découpés et transformés en nourriture, les plus forts étaient réduits à l'état d'esclaves : on leur coupait un membre pour les humilier et les rendre plus fragiles, on leur arrachait les nageoires pour les empêcher de fuir, et on les forçait à travailler sans relâche au service des hommes-oiseaux.

Ils croyaient avoir anéanti à jamais le peuple des hommes-poissons, mais certains s'étaient échappés. Ils se sont regroupés, ont délivré un par un chacun de leurs compagnons rescapés et estropiés. Tous se sont jetés dans la mer et d'un seul élan. Ils ont agité leurs nageoires comme des désespérés, ils se sont relayés pour que jamais ne cesse ce mouvement perpétuel, ce tremblement sous-marin. Tant et si bien qu'au bout de 15 jours et de 15 nuits, ils ont réussi à détacher ce morceau de terre que tu vois à l'horizon et que nous nous refusons à regarder tant la honte est grande.

- Ils nous ont volé un morceau de notre terre ?

- Non Tim, ils ont pris un petit morceau de la terre qui était aussi la leur avant que la violence ne se déchaîne et que leur peuple ne soit rejeté. Les nôtres voulaient se venger, mais personne ne savait comment faire, et entre ces deux morceaux de terre, le sol est peu à peu devenu mou, spongieux, imbibé d'eau. Quelque chose que nous n'avions jamais vu, qui s'enfonçait sous nos pas, qui se collait à nos plumes, qui s'étendait à l'infini comme une surface glauque et trompeuse.

Les plus anciens décidèrent de poursuivre la guerre. Ils se sont envolés au-dessus des terres ennemies et ils sont allés bombarder de cette vase funeste qui se collait à leurs plumes et les empêchait de voler. Ils sont tombés dans ce marécage traître, où le sol fuit, où les sables mouvants se font dévorateurs, où les restes de coquillages se fissurent en couteaux et déchiquettent la chair. La vase les a englués, absorbés, annihilés. Cette vase infâme qui sépare désormais nos deux pays s'est nourrie des cadavres de nos guerres.

Comme les pertes s'élevaient de chaque côté, et que nul ne parvenait à l'emporter sur l'autre, les seigneurs des hommes-oiseaux et des hommes-poissons acceptèrent enfin de se rencontrer. On ne reparla même pas de la mort des deux amoureux qui avaient été, bien malgré eux, à l'origine de cette déchirure. Quelqu'un s'en souvenait-il encore ? On délimita un territoire pour que chacun des deux peuples puisse vivre en paix, et la ligne frontière fut établie en plein milieu de ce no man's land, de cette aire sans vie, de cette plaie béante. Les nôtres ont transporté par les airs toute une rangée d'immenses poteaux, et ils les ont laissés tomber de très haut. Ils se sont enfoncés dans la surface visqueuse et perfide, formant un mur un peu ridicule mais symbolique que nul ne devait approcher, que nul ne devait regarder sous peine d'être aussitôt atteint d'une flèche empoisonnée. Les guetteurs se relayaient sans cesse pour veiller à ce que personne ne franchisse cette limite fatale, cette ouverture vers le monde du mal, le monde des hommes-poissons, ces êtres inférieurs et pernicieux. Et, bien sûr, ils se sont servis de ce phare haut planté pour installer leur camp, ils ont utilisé la grande lumière pour épier jour et nuit les improbables mouvements des hommes-poissons, ils ont caché dans ces pierres des secrets bien plus terribles que les doux aveux du passé.

Mais le temps a fait son œuvre et les poteaux ont été bien malmenés. Certains ont été comme sucés par cette bouche immonde, d'autres ont penché jusqu'à n'être que de minuscules protubérances, d'autres ont résisté, bravant les vents, les pluies et la vase. On a recommencé, on a projeté d'autres poteaux et puis on s'est fatigué.

Ce que tu as vu, ce n'est pas un homme, c'est un simple poteau. Et le poteau que tu as aperçu dans cette zone que tu ne devais même pas deviner, encore moins regarder, ce poteau est le dernier qui reste de cette lignée, le dernier survivant de ceux qui formèrent le mur de notre guerre, de nos douleurs, de notre intolérance.

- Mais toi, grand -père, toi, tu n'as rien fait pour empêcher tout cela ?

- Ne nous juge pas trop vite, petit ! Je ne suis pas un lâche, et ton père non plus. Nous gardons tous en mémoire les temps heureux où la guerre n'avait pas écartelé notre pays, il est du devoir de chaque grand-père de le raconter à ses petits-enfants, et c'est pourquoi je le fais aujourd'hui. Mais nous savons aussi ce qu'il adviendrait de nous si... Nous n'avons pas peur de mourir, s'il ne s'agissait que de cela, si cela pouvait avoir un sens et effacer les blessures. Si cela pouvait nous redonner la liberté. Mais la terre a reculé, le champ de vase a imposé sa marque sur notre paysage comme sur nos vies, et nos plumes elles-mêmes sont tombées.

- Mais pourquoi ?

- Tu te rappelles, je t'ai dit que tous les couples étaient faits d'hommes-oiseaux et de femmes-poissons. Alors quand on nous a séparés, beaucoup voulurent s'enfuir, retrouver leur famille. Alors on nous a interdit de nous servir de nos ailes. On a rejeté cette autre partie de nous-mêmes, on nous a convaincus que les vrais hommes marchaient sur la terre ferme, et que seuls les animaux, les bêtes, les sauvages pouvaient avoir envie de voler. Et nos corps se sont pliés à cette nouvelle loi, les plumes désormais inutiles n'ont plus poussé, nous sommes devenus infirmes, persuadés de nous élever dans l'échelle de l'humanité.

Nous se sommes plus que l'ombre de nous-mêmes, nous n'avons plus que quelques misérables plumes sur les pieds pour nous rappeler qu'un jour, nous avons volé.

- Tu crois qu'on pourrait encore ? Qu'on saurait ?

- À quoi bon essayer ? Au moindre geste de rébellion, ils s'en prendraient à vous, à ma famille, à toi, mon cher petit trésor, toi devant qui s'ouvre la vie. Je sais de quelles horreurs sont capables des hommes armés, le corps couvert de costumes chamarrés et la tête emplie de principes fanatiques. Et vois-tu, il me suffit de t'imaginer un instant entre leurs mains et je n'ai plus aucun courage.

- Moi je l'aurai !

- Non, mon petit ! Tu seras comme les autres, ton sang va bouillir pendant quelques années et puis il se couchera docilement dans son lit. Tu t'interdiras même de rêver jusqu'à ce que ton petit fils te donne la possibilité de le faire, quelques petites minutes, quelques minutes bénies, celles que tu viens de m'offrir et je t'en remercie. Va, mon cher trésor, reste en vie, c'est déjà beaucoup, regarde le ciel et voyage avec tes yeux, avec ton imagination. Cela, personne ne peut t'en empêcher ; cela, personne ne peut te le voler.

Tim était reparti silencieux. Vivre, mais tourner le dos à l'horizon, au soleil couchant, à l'inconnu, vivre mais piétiner, ne plus voler, ramper bientôt ? Vivre, mais tourner la tête quand on apercevait un homme au loin ? Car il en était sûr, ce n'était pas un poteau qu'il avait vu, mais bien un homme. Il était accroupi, les mains sur les pieds, ses pieds encore emplumés. Et si les plumes aussi se rétractaient, si elles disparaissaient toutes, s'il allait devenir un homme ancré dans le sol, prisonnier à jamais ?

Il a réfléchi trois jours, et plus il réfléchissait, plus il lui semblait que ses plumes le chatouillaient et tout son corps le démangeait, tremblait, l'irritait.  
Il est parti.

Il met le premier pas dans la vase. C'est doux, presque chaud. Le sol s'étend à l'infini sous ses pieds, brillant comme un lac, strié de courbes et de pointilles, une terre molle presque accueillante qui se glisse entre les orteils, une myriade de petites vagues de terre balayée de reflets de soleil, un ciel qui se joue des nuages, les bouscule, les empile et les fait rouler, qui profite de chaque petite flaque pour y plonger et s'y fondre, des camaïeux de gris et de verts qui se mêlent et se confondent, sans ressembler à rien ; un univers où tout semble possible, où les limites s'effacent, où les peurs se distendent. Où s'arrête la terre, où commence le ciel ?

Tim semble marcher à l'aveuglette, il se laisse guider par son désir, par sa curiosité, il découvre un monde humide, imprégné d'odeurs fortes qui l'enivrent, le font tanguer, le soulèvent de terre. Il ne marche plus il flotte, et plus il s'abandonne, plus ses plumes se déroulent, plus ses ailes se dessinent, il ne touche plus la terre, il la survole, pris entre deux infinités, au-dessus de sa tête, en-dessous de ses pieds, il rejoint bientôt la silhouette qui l'a tant attiré, il la frôle de si près qu'une de ses plumes y reste attachée. Il a retrouvé sa vraie nature, il vole, il disparaît.

L'enfant-oiseau n'est pas reparu. La mer, depuis, a rempli cet espace morbide qui séparait les peuples ennemis, comme pour mieux en recouvrir les cicatrices, et à cet endroit, on l'appelle estuaire, peut-être comme un reflet du mot "espère".

Le phare n'accueille plus les couples, mais son grand œil s'ouvre à nouveau au-dessus des hommes, il les guide vers la terre, vers la mer, c'est selon.

Certains guides bien renseignés pourront aujourd'hui encore vous montrer l'étrange plume accrochée à son poteau, qui veille sur cet espace protégé pour que plus jamais il ne redevienne un champ de bataille. Les hommes de là-bas n'ont pas recouvert leurs plumes ni leur écailles, mais ils se nourrissent chaque jour des rafales du vent et des embruns de la mer, et ils savent désormais que n'étant ni poisson, ni oiseau, il leur reste à être des hommes, des hommes qui savent rêver. Rêver que peut-être un jour, ils sauront à nouveau voler.